

Larguons les amarres et poursuivons notre traversée de la mer salée, avec un arrêt ludique où nous nous éclatons à prendre des photos insolites, profitant des perspectives gommées par le Salar. Tout le monde se prête avec bonne humeur au jeu, quitte à courir sur des centaines de mètres à droite ou à gauche... Quelques centimètres sont la différence sur le succès de notre entreprise !







Le quotidien du
chauffeur
bolivien...

Des chiottes
de sel



Le circuit se termine par une halte à l'hôtel du Salar, échoué en plein milieu du désert blanc. Nous arrivons à Colchani, ville qui vit de l'exploitation du sel et du passage des touristes. Pleine de touristes, la bourgade nous dérouta, après trois jours presque seuls !

Adios el Salar, nous garderons un souvenir impérissable de ta rencontre. Nous entrons dans Uyuni qui nous laisse un souvenir impérissable de désolation, ville fantôme au moment de la sieste... Uyuni est le carrefour obligé pour les voyageurs qui veulent découvrir le Salar. Nous nous félicitons d'avoir choisi un circuit qui partait de Tupiza en remontant du sud vers le nord. Nous avons été ainsi à contre courant permanent des hordes de 4X4 touristiques !





Heureusement, nous profitons d'une dernière attraction avant que le groupe ne se sépare : le cimetière des trains. Il n'attire guère nos compagnons, mais nous nous en donnons à cœur joie à parcourir ces épaves, escalader leurs chaudières ou cabines, à nous croire à nouveau au temps des cow-boys. Ces vieilles baleines échouées là on ne sait pourquoi ont un côté touchant.



Quitter le groupe nous donne un peu le blues après cette sympathique traversée commune. Erika reste quelque temps avec nous, et nous l'aidons à réserver son bus et faire ses formalités frontalières, car elle part ce soir pour le Chili. De notre côté nous devons attendre notre bus de nuit pour Potosi. Nous en profitons pour faire du lèche-boutiques le long des rues qui se réaniment doucement. Ce soir, nous décidons de nous offrir un restaurant haut de gamme et goûtons pour la première fois un sublime steak de lama. C'est un français qui tient le restau, voilà de quoi nous réconcilier avec notre nation !

Le trajet entre Uyuni et Potosi était censé durer 6 heures, mais finalement, la route s'avère plus que tortueuse et bosselée... nous arriverons à 4 heures du matin. Quelle nuit ! Les paysages devaient être somptueux de jour... nous avons tenté de dormir tant bien que mal, coincées dans nos sièges et cahotées de toutes parts. Nous profitons d'un taxi avec le couple de français (celui-là même qui nous avait tant énervées avec les flamants !) et atterrissons dans une Guesthouse.

Mardi 26 août (par Krystèle)

Terrassées par la nuit, nous émergeons à 9 heures. La matinée s'occupe à régler divers choses techniques : lessive, douches, petit déjeuner et achat d'une visite guidée pour la mine. Au regard du temps et des horaires d'ouverture des musées, nous n'avons d'autre choix que de déambuler dans la ville qui nous paraît riche, débarrassée des vêtements traditionnels et animée.



Nous dévorons rapidement notre déjeuner (sans même toucher au dessert, les cuisiniers ayant pris un peu trop leur temps !) et nous présentons à l'agence pour partir avec notre guide Juan, un ancien mineur qui a appris l'anglais avec les touristes, puis à l'université. Nous commençons par enfiler des vêtements adéquats et casques de protection. Puis nous entrons dans une des nombreuses boutiques qui bordent la rue grimant vers la mine : c'est le « mercado de los mineros ». Ici, ils y font leur courses journalières : casques, pioches, bottes, piles, et , quelle stupéfaction, bâtons de dynamite avec mélange de produits chimiques et détonateurs, le tout à partir de 10 ans et pour 2 € !!! Pour votre information, les explosifs boliviens sont actuellement plus puissants que les argentins... On y trouve aussi des feuilles de coca pour tenir le coup (les horaires de travail sont de 8 à 17 heures sans interruption), et des bouteilles d'alcool à 96°, buvables, issues du sucre de canne. Elles leur permettent de se soûler les derniers vendredi du mois !!! Combiné à l'air très pollué en particules minérales et de soufre, il n'est pas étonnant que l'espérance de vie d'un mineur ne dépasse pas 45 ans. Les mineurs sont organisés en coopérative indépendante, et travaillent pour eux-mêmes en faisant sauter tous les soirs ou tôt le matin de nouveaux pans de roche. Sur les 700 entrées que compte ce gruyère de Potosi, 400 sont encore en exploitation et 1500 mineurs y travaillent quotidiennement, dont quelques centaines d'enfants apprentis. De vrais trous de lapins, généralement répartis sur plusieurs niveaux ! Potosi a fait la richesse de la couronne

espagnole et a approvisionné toute l'Europe en argent depuis le 16^{ème} siècle et durant plusieurs siècles. Connaissez vous d'ailleurs l'expression « *Vale un Potosi !* » (« Cela vaut un Potosi ! ») citée par Cervantes ? Aujourd'hui l'argent s'épuise, et on y extrait essentiellement de l'étain, du cuivre et du plomb. Quelques paillettes d'or aussi... Il faut travailler 4 ans comme manœuvre avant de pouvoir acheter, pour 400 €, son droit d'entrée à la coopérative. Les équipes sont constituées de 25 mineurs qui se répartissent le travail à tour de rôle, entre le marteau piqueur, l'excavation à la pioche, les transferts des sacs vers les wagons, d'un niveau à l'autre, la conduite des wagons.



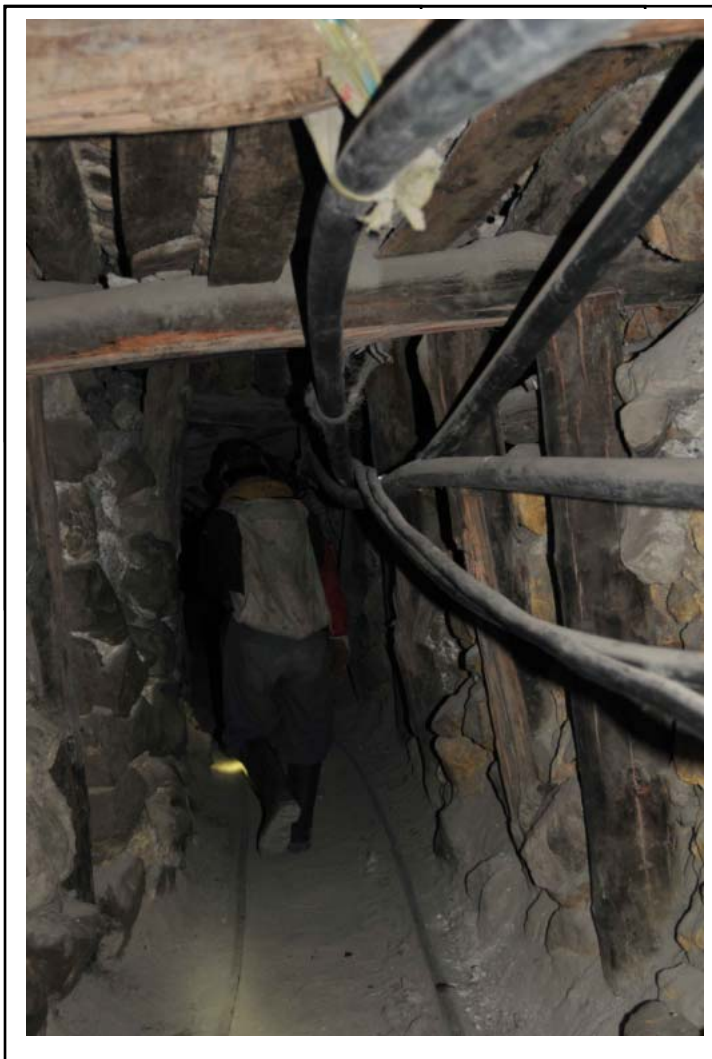
Chaque équipe extrait environ 10 tonnes de minerai par jour, ce qui permet à chacun de gagner environ 160 € par mois. Un salaire raisonnable pour la Bolivie, mais obtenu à quel prix !

Nous faisons halte sur notre montée vers le Cerro Rico dans une usine de traitement des métaux, qui achète les cailloux terreux d'aspect quelconque apportés par les mineurs. Les produits chimiques violets séparent les métaux, après qu'ils aient été réduits à 2 mm². Les différents métaux décantent dans des bacs dédiés, où les poussières tombent et sont collectées pour être stockées dans des sacs, puis exportées vers des fonderies étrangères ou d'autres sociétés de retraitement. Paradoxe du système bolivien, nous signale Juan : ils exportent des minéraux à bas coût, et qu'ils réimportent ensuite au prix fort sous la forme de produits transformés et biens de consommation. La Bolivie manque cruellement d'entreprises à forte valeur ajoutée.





Nous atteignons l'entrée noire de notre trou, et pénétrons, impressionnées, à l'intérieur. Je retrouve mes réflexes de spéléologue ! Les poussières nous assaillent rapidement et nous prenons une voix de fumeuses. Il fait plutôt chaud, nous suffoquons parfois lorsqu'il faut marcher vite. De temps en temps, nous courons puis nous tassons sur le côté pour éviter un wagon électrique passer. Nous avons l'impression d'être propulsées dans un film d'Indiana Jones, nous entendons la bête arriver en grinçant au loin ! Il ne faut pas céder à la panique, et faire confiance à Juan qui maîtrise la situation...

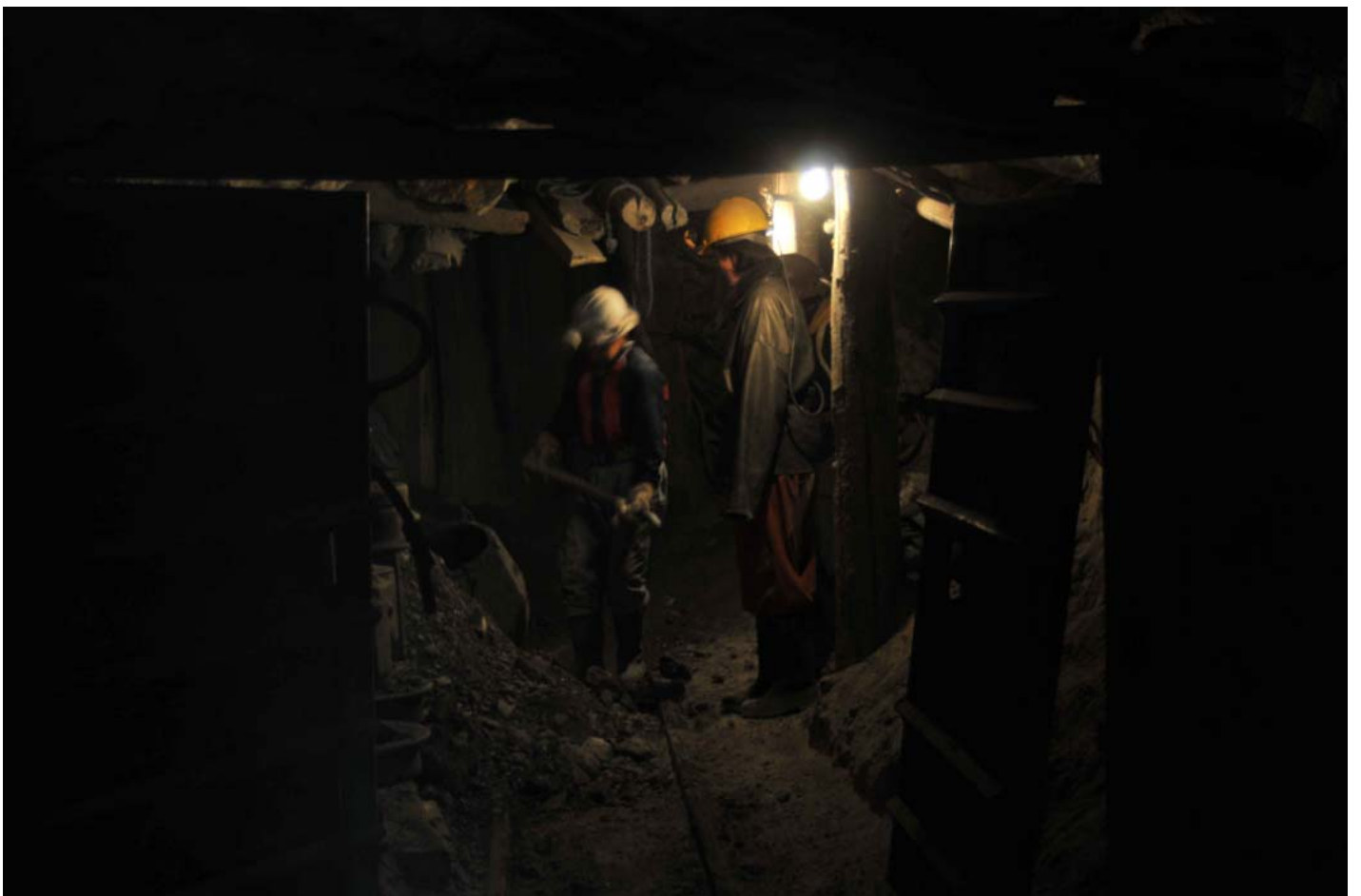


Nous descendons par un étroit passage aux niveaux 2 puis 3 ; nous n'irons pas au niveau 4, trop actif, où sont cassées les roches au marteau piqueur. De part en part nous croisons des mineurs qui piochent les parois dans de petites niches. Nous bavardons un moment avec ceux chargés de faire remonter les caillasses d'un niveau à l'autre, au moyen de grosses outres. Et encore, ils s'estiment heureux car le système de montage à cordes a été équipé d'un treuil électrique il y a peu !!!



Nous remontons doucement par un étroit boyau. Nous nous félicitons de la grève qui bloque Sucre : certes, elle nous aura empêché de visiter cette belle ville coloniale, mais elle nous aura permis de visiter tranquillement cette mine avec un guide privatif, qui se montre heureux de

pouvoir prendre son temps avec nous ! Nous faisons halte au petit musée souterrain qui expose le « *tío* » (« l'Oncle », tel que le nomment les mineurs, et qui n'est autre que le diable habitant cette montagne infernale. L'Oncle, maître incontesté des lieux, est respecté et honoré, car mieux vaut ne pas s'attirer ses foudres. Le musée évoque la turpide traite négrière et indienne qui a alimenté les mines, au prix de millions de morts sous terre. Certains y restaient deux mois et devaient avoir les yeux bandés pour ressortir. S'ajoutent quelques millions de chevaux amenés pour aider aux travaux et à la frappe de la monnaie, qui ne survivaient guère plus de quelques mois à l'altitude et au climat. Nous retrouvons l'air libre avec plaisir...





Secouées de tout ce que nous venons de voir, nous nous posons au café « chic » du coin, au charme désuet et à la douce chaleur qui nous invite au repos. Le plus difficile dans ces voyages, c'est trouver un havre de paix, un cocon où l'on peut se poser après une bonne journée et avant de se coucher. Les Guesthouse en disposent rarement d'une pièce commune conviviale, et l'on se retrouve toujours à squatter dans un restau, un bar, avec plus ou moins de bonheur...

Nous entrons dans la gare routière pour tenter d'acheter nos billets pour La Paz, sans succès, la faute au PC du voyageur. Après une douche bien méritée, pour tenter d'éliminer les particules de soufre, nous choisissons un restau plutôt chic mais à la viande de lama décevante. En sortant, nous avons la chance de tomber sur la répétition des grandes festivités de fin de semaine, qui rassembleront le folklore de toutes les régions de Bolivie. Quel plaisir d'admirer ces jeunes et moins jeunes qui dansent fièrement au rythme de leurs musiciens de quartier ! Cela nous rappelle des souvenirs péruviens... Mais, rapidement, nous allons nous coucher pour récupérer les quelques heures de sommeil volées par le bus.

Mercredi 27 août (par Sarah)

Aussitôt levées, nous décidons d'en finir avec nos billets pour La Paz. Nous dégottons deux places pour un bus semi-couchette (*semi-cama*) qui rejoindra la capital en 10 heures. Il nous reste toute la journée pour visiter Potosi. Nous avons rayé Sucre de notre programme, pour cause de grève. Nous petit-déjeunons au Manzana café, avec une spécialité andine, une espèce de bouillie à l'eau-pommes-canelle-clou-de-girofle qui ne nous convainc pas.

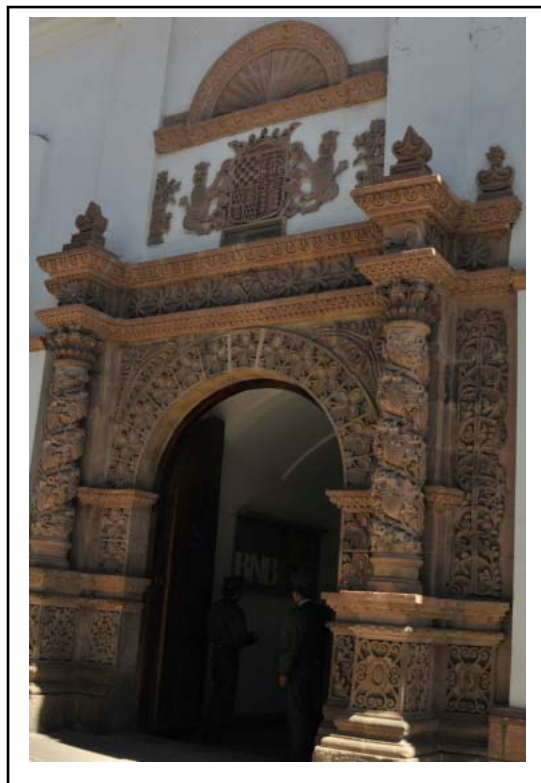
Nous participons à la première visite de la matinée du magnifique Musée de la Monnaie. C'est là que furent battues les monnaies qui firent la richesse de l'empire espagnol depuis 1572. Les bâtiments sont dans un état de conservation exceptionnel, et contiennent des machines de différentes époques maintenues dans leur pièce d'origine. Notre guide n'est malheureusement guère bavard et fait le minimum syndical. Le bâtiment s'étend sur plus de 7000 m² et valut une remarque du roi d'Espagne lors de la présentation des frais de construction : « Mais il doit être construit en or ! ». L'entrée est constituée d'une fontaine et d'une



curiosité, le masque de Bacchus, accrochée là pour une obscure raison par un Français en 1865 ! Nous découvrons d'immenses engrenages en bois, entraînés à l'époque par des mules ou chevaux importés d'Argentine ou du Chili. Les pauvres bêtes survivaient en moyenne de 20 à 70 jours à leur triste sort... A travers les siècles, les machines se modernisent et deviennent à vapeur puis électriques pour étamer, poinçonner et aplatir les précieuses pièces.

Autre curiosité du musée : des momies d'enfants de colons espagnols très bien conservées grâce au climat de Potosi, ainsi qu'une longue affiche reconstituant l'histoire du monde telle qu'on la voyait à l'époque. Elle débute bien sûr à Adam et Eve... Krystèle, hilare, n'arrive pas à s'en détacher et le guide manque de l'enfermer dans la salle ! On évoque aussi les quêtes au trésor pour retrouver les bateaux convoyant les coffres de Potosi vers l'Espagne, et coulés en mer. Une

mission a récemment retrouvé un vrai trésor !



Nous flânon dans les petites ruelles et placettes animées d'étudiants et en pleins préparatifs de la fête du week-end, puis enchaînons avec la visite du couvent Santa Teresa. Fondé en 1685, il était destiné aux jeunes filles de 15 ans, issues des familles aristocrates locales, et pour qui c'était un privilège de vivre enfermées toute leur vie. Les parents devaient verser au couvent une dot rondelette dont les objets sont exposés tout au long des innombrables pièces du couvent, magnifiquement remises en valeur par l'œuvre d'une religieuse architecte qui a mené des travaux éclairés. On nous présente la vie dure, rude, austère des moniales de l'époque, empreinte de privations et dévotions. Elles n'avaient absolument aucun contact avec l'extérieur. Nous avons peine à imaginer leur état d'esprit, conditionné dès leur plus jeune âge à leur destin tout tracé. Tout est resté en si bon état qu'on se reconstitue facilement leur vie d'alors.

Une fois libérées du couvent (ouf, hors de question d'y finir comme elles !) nous nous réchauffons au café La Plata. Nous dînerons ce soir au 4060 (qui tire son nom de l'altitude de la ville), très sympa. Et c'est le départ pour La Paz ; à la gare routière, nous retrouvons des français et nous préparons pour passer la nuit dans le bus qui, miracle, permet de s'allonger !

Jeudi 28 août (par Sarah)

5 heures ! Nous arrivons à La Paz avec deux heures d'avance !!! A peine réveillées, il nous faut descendre. Nous nous précipitons dans un taxi et échouons dans un hôtel plutôt confortable afin de finir la nuit. Nous en émergerons vers 9 heures. Vous appelez ça des vacances ??? ;-)

Notre dernière journée sera finalement bien occupée par du shopping et musée des tissus et d'ethnographie, situé dans une ancienne résidence coloniale (1790). La Paz est, contrairement à notre première impression, une ville où il fait bon flâner. Nos pas nous mènent au pied de la cathédrale et la place Murillo, qui ne nous émeut guère. Après nous être enfilées un sac de pop-corn insipide au pied de l'église San Fransisco, nous nous baladons dans les ruelles du marché des sorcières où se vendent toutes sortes d'objets plus repoussants les uns que les autres : crapauds empaillés, foetus de lamas de toutes tailles, nouveaux-nés lamas morts à la naissance... le tout étant de se préserver du mauvais œil. Il y a aussi les inévitables offrandes à la Pachamama (la terre mère) pour s'attirer ses faveurs et arriver enfin à s'acheter la voiture de ses rêves... On peut même se faire prédire l'avenir dans les feuilles de coca. Nous arpentons les innombrables échoppes pour touristes où quelques belles pièces sont parfois présentées. Les commerçants, gavés de touristes, ne sont pas toujours aimables ou empressés de vendre : on me refuse un achat car je n'ai pas la monnaie sur 50 Boliviens ! Nous finissons par dénicher un bar à la déco insolite, puis un designer... français, qui vient d'ouvrir un magasin avec son épouse bolivienne. Et voilà que nous nous transformons en véritables pépètes à godillots, essayant pratiquement toute sa garde-robe pour faire notre choix... Rester deux heures dans le même magasin de fringues, je ne le fais même pas en France !



Souffrées de nos courses, nous nous offrons pour notre dernière soirée un bon restaurant. Le choix est difficile, car il faut s'y rendre à pied, les taxis étant pris d'assaut à cette heure de la journée. Quel contraste avec le La Paz que nous avons découvert le samedi de notre arrivée ! Cela nous donne l'occasion de découvrir une facette insoupçonnée de la ville, quartier moderne et huppé, égayé de belles demeures coloniales et à l'ambiance conviviale. Unanimement, notre dîner sera constitué de viande de lama (encore décevante, décidément, rien ne supplantera celle de notre restau français d'Uyuni !), suivi d'un soi-disant brownie au chocolat. La présentation est magnifique et le standing haut de gamme, mais nous avons eu les yeux plus gros que le ventre !

La nuit sera un peu agitée car nous devons nous lever à 4h20 pour prendre notre avion. Vous aviez dit « vacances » ?

Vendredi 29 août (par Sarah)

Après cette courte nuit, nous nous rendons à l'aéroport. De notre dîner de la veille il nous reste quelques flatulences, mais nous n'en sommes plus à ça près !!! Nous manquons presque d'asphyxier le chauffeur de taxi. Le tout étant de garder bonne contenance en devisant gentiment pour échapper au fou rire. Une fois encore, la gentillesse bolivienne ne désarme pas !

Dès le décollage, je m'assoupis, mais Krystèle me réveille avec énergie pour me faire profiter d'un spectacle hallucinant : nous survolons l'Illimani, majestueux pic dominant La Paz du haut de ses 6460m. Il nous paraît si proche, vu de notre cabine ! En étendant le bras, on croirait pouvoir ramasser une boule de neige...



Nous retrouvons les surprise des voyages avec escale : notre première et dernière escale devait se faire à Sao Paulo, mais une escale supplémentaire est annoncée à Santa Cruz ! Nous nous retrouvons au même endroit, dans le même hall où nous avons dormi il y a trois semaines...

A Sao Paulo, l'escale est de 5 heures. Qu'allons nous pouvoir faire ? Même pas de librairie en vue ! Nous décidons alors de continuer dans la pépétterie et de nous offrir les luxueux services d'un Spa par bonheur implanté là. Au programme : épilation et exfoliation... quel paradis ! Les Brésiliens, charmants mais vraiment pas pressés, nous font patienter encore et encore entre deux soins, tout en nous chouchoutant. Nous sortons de là en total bien-être, mais nous retombons vite sur terre lorsqu'en arrivant à l'enregistrement pour le vol suivant, une heure avant, l'hôtesse nous saute dessus en disant qu'elle nous avait appelé au micro à plusieurs reprises pour confirmer le transit ! Nous prétextons de vagues explications... Enregistrées les dernières, nous ne sommes pas assises ensemble, mais je réussis à négocier avec ma voisine. Et hop ! Krystèle va à nouveau pouvoir me faire profiter de ses prouts !

La nuit est un peu difficile, l'atterrissage encore plus : mon bagage n'arrive pas et le train a deux heures de retard. Mais tout rentre doucement dans l'ordre lorsque nous retrouvons l'accueil bienveillant de mes parents (qui se sont inquiétés au cours de notre voyage !), et Krystèle une fête de famille et ses cousins qui ont investi sa maison.

Rendez-vous l'année prochaine pour une toute autre aventure : le **Rallye des Gazelles** !